

24 FÉVRIER 2017



SOCIÉTÉ

Miranda Kerr et son fiancé Evan Spiegel, cofondateur de Snapchat.

Kevin Systrom, patron d'Instagram. Et, en bas à droite, avec Karl Lagerfeld.



Serena Williams et son fiancé Alexis Ohanian, boss de Reddit.

# LES START-UPPEURS NOUVELLES ROCK STARS

ILS FONT FORTUNE EN QUELQUES MOIS, MANAGENT À LA COOL, SORTENT AVEC DES FILLES CÉLÈBRES ET FONT FANTASMER LES JEUNES... MAIS QUE CACHE LE CONTE DE FÉES DE CES GEEKS CHARISMATIQUES ?

PAR ALICE AUGUSTIN



KCS, ERIN BAIRD/NYT REDUX/REA, DE BOER SARA-STARTUPS/ABACA, INSTAGRAM, KEVIN SYSTROM.

**Au départ, le point commun entre le start-uppeur et la rock star peut paraître anecdotique :** tous deux auraient commencé leur carrière dans un garage d'une banlieue assoupie, l'un devant un ordinateur, l'autre derrière un micro. La comparaison aurait pu s'arrêter là mais le vilain geek s'est finalement métamorphosé en charmant prince millionnaire, la fée Wall Street s'étant penchée sur son berceau. Le jeune entrepreneur, à la peau parfaite (avec ses stock-options, il a pu s'offrir les meilleurs dermatos), est désormais l'objet de toutes les convoitises. On n'a jamais autant parlé des start-uppeurs, de leur réussite ébouriffante, de leur mode de vie devenu l'incarnation du cool, de leur philosophie entrepreneuriale, panacée glossy à tous les maux d'un libéralisme en crise. Cerise sur le clavier, le jeune patron a trouvé une jolie princesse pour l'accompagner dans son aventure cotée en Bourse : la top Miranda Kerr, séparée du torride Orlando Bloom, est ainsi en couple avec Evan Spiegel, directeur de Snapchat ; Serena Williams vient de se fiancer à Alexis Ohanian, cofondateur de Reddit. Et, selon les rumeurs, après son divorce

d'avec Johnny Depp, Amber Heard serait tombée sous le charme du gourou de la Silicon Valley Elon Musk, carnassier boss de Tesla et spécialiste de l'intelligence artificielle. La rock star n'a qu'à bien se tenir. À l'heure où les Gafa (Google, Apple, Facebook, Amazon) règnent sur le monde, il fait bon s'afficher avec un start-uppeur en voie de peopolisation. Ainsi, quand Kevin Systrom, le patron milliardaire d'Instagram, 1,96 m, un sourire lavabo et 1,3 million de followers au compteur, se rend en France en 2015, sa visite n'a rien à envier à une tournée de Beyoncé : là, il est reçu comme un chef d'État par François Hollande à l'Élysée, ici, il est l'invité d'honneur d'un dîner donné par Jean Paul Gaultier en présence de Catherine Deneuve, ailleurs, il prend la pose aux côtés de Karl Lagerfeld pour une séance photo glamour. Côté pop culture, même topo : le start-uppeur est bankable ! Qui, à part Mark Zuckerberg (Facebook), peut se vanter de faire l'objet d'un biopic réalisé de son vivant par David Fincher, « The Social Network » ? Steve Jobs (Apple), lui, n'aura pas eu le temps de voir les deux films consacrés à son insolente ascension. ○ ○ ○

## SOCIÉTÉ

LES START-UPPEURS, NOUVELLES ROCK STARS



Gwyneth Paltrow  
et son ami  
Brian Chesky,  
cofondateur  
d'Airbnb.

George Lucas, Kanye  
West et Elon Musk,  
dirigeant de SpaceX.

○○○ Le personnage du jeune geek mal dégrossi est même devenu un héros de série sexy grâce au show « Silicon Valley » dont la quatrième saison sera diffusée cette année. Un vilain petit canard devenu roi du monde, c'est en effet le genre de success story dont raffolent Hollywood et les jeunes adultes des générations Y et Z.

« C'est une tranche d'âge fascinée par les "makers", ceux qui font, qui agissent, constate Eric Briones, coauteur de "La Génération Y et le Luxe" (éd. Dunod). Les jeunes ont un appétit pour le business. Ils n'attendent plus d'obtenir un stage en entreprise ou un CDI. Ce qui les fait rêver, c'est de monter leur boîte. » En 2016, 36 % des étudiants en écoles de commerce envisageaient ainsi de créer leur structure\*, un chiffre en constante progression. Comment ne pas les comprendre ? À l'heure où leur avenir est oblitéré par un chômage des jeunes exponentiel, la start-up représente le remède miracle, « un capitalisme lumineux baigné de lumière californienne », comme l'analyse Eric Sadin, philosophe et auteur de « La Silicolonisation du monde » (éd. L'Échappée). Le mythe du start-uppeur est bien en marche. « Ce jeune patron est associé à la coolitude, à l'esprit d'initiative, à une culture de l'entreprise où chacun bénéficie de temps libre et mange des sushis bio à la cantine, poursuit Eric Sadin. Dans une start-up, chacun pourrait exprimer son génie, sa personnalité. Les collaborateurs ne sont plus des salariés mais des créatifs. La start-up représente un monde merveilleux où tout s'accorde. » Derrière chaque business se dessine en filigrane la volonté de changer le monde, de réenchâter la société en y injectant du collaboratif, du disruptif ! Qu'il s'agisse de louer des appartements entre particuliers ou de livrer des burgers vegan à vélo. À cette image de philanthrope rêveur et richissime s'ajoute une dimension quasi magique : le start-uppeur a tout de l'alchimiste, changeant les idées en or, à l'aide d'un mystérieux algorithme, sorte de formule 2.0, et courant après un animal chimérique, la licorne, nom donné aux entreprises de high-tech valorisées à plus d'un milliard de dollars sur les marchés financiers. Par ailleurs,

ce patron messianique peut compter sur une armée d'adeptes, voire de groupies. Parmi eux, les hommes politiques. « Tous les camps y trouvent leur compte, constate Eric Sadin. Le start-uppeur représente l'inclusion sociale pour les gens de gauche et la liberté entrepreneuriale pour ceux de droite. Le consensus social-libéral par excellence. Et on oublie que neuf boîtes sur dix échouent. Ce régime économique est intenable, mais tout cela est occulté derrière quelques réussites phénoménales. Cet enivrement général pour les start-up dissimule aussi le fait que cette économie, par l'exploitation de nos données, repose sur la marchandisation intégrale de nos vies. »

Un enivrement que raconte parfaitement Mathilde Ramadier dans son pamphlet tout juste paru, « Bienvenue dans le nouveau monde. Comment j'ai survécu à la coolitude des start-ups » (éd. Premier Paral-

èle). Cette jeune Française bardée de diplômes est passée par une douzaine de start-up de la Silicon Allee, à Berlin. « Comme la plupart des jeunes débutant dans ce secteur, c'est un rêve auquel j'ai cru. Sur le papier, le projet est toujours ultra-valorisant : on nous fait croire que l'on va faire partie d'une aventure que l'on pourra écrire à notre tour, c'est un conte de fées qui repose sur une série de malentendus. » Car, derrière le mythe de la start-up démocratique et visionnaire, Mathilde découvre une réalité plus âpre : management horizontal mais tyrannique, compétition acharnée entre employés, rémunérations ridicules, burn-out et démissions en série, tâches répétitives et ineptes, ambiance quasi sectaire... « Dans la plupart des boîtes règne une vraie tyrannie du bonheur, poursuit-elle. Il ne faut jamais se plaindre, être partant pour tous les pots. On fête les anniversaires, on nous propose des bonbons comme à des enfants de 10 ans. Quand quelqu'un est viré, on nous dit qu'il est parti pour de "nouvelles aventures". » Une atmosphère « ravis de la crèche » qui tient parfois, selon elle, de la manipulation

psychologique : « On ne parle pas d'équipe mais de communauté, et il est mal vu de se différencier, de sortir du lot. Il y a parfois un véritable culte de la personnalité autour du patron. Dans l'une des boîtes, ce dernier déboulait comme une furie dans l'open space pour nous demander un par un de liker son dernier post sur Facebook. » Si toutes les start-up ne tombent pas dans ces excès, la réalité de la vie d'un patron n'est de toute façon pas aussi glamour que le veut la légende. « Il n'y a pas de magie, confirme Céline Lazorthes, fondatrice de Leetchi. Rien ne se fait en claquant des doigts. Développer une idée, c'est beaucoup de travail. En revanche, je suis pour une ambiance bienveillante : dans mon entreprise, les managers sont tous actionnaires et j'emploie 43 % de femmes, beaucoup plus que les 7 % du secteur. » Un frémissement qui se traduit d'ailleurs par quelques rares start-uppeuses mises en avant dans des médias, la plupart féminines, friands de jolies histoires d'empowerment. Parmi elles, Morgane Sézalory (Sézane), Fanny Moizant (Vestiaire Collective), Fanny Péchodot (My Little Paris), Mathilde Lacombe (Birchbox) commencent à faire rêver les jeunes filles avides de monter leur business. Et si la prochaine rock star était une start-uppeuse... ■

\* Étude Edhec NewGen Talent Centre.

“  
DERRIÈRE  
CHAQUE BUSINESS  
SE DESSINE  
EN FILIGRANE  
LA VOLONTÉ  
DE CHANGER  
LE MONDE,  
DE RÉENCHÂTER  
LA SOCIÉTÉ  
”